

## **Mot de bienvenue, Juan-Luis Klein, directeur du CRISES**

---

Monsieur Yves Mauffette Vice-recteur à la recherche de l'UQAM  
Monsieur Normand Labrie, directeur du Fonds de recherche du Québec-  
Société et culture,  
Chers conférenciers et participants,  
Collègues et étudiants

En tant que directeur du Centre de recherche sur l'innovation sociale (CRISES), et au nom du Comité organisateur du colloque, j'ai la mission de vous souhaiter la bienvenue. Alors, soyez les bienvenus à cet important colloque, le plus important que nous ayons réalisé jusqu'à maintenant en termes de communications, de participation et, je dirais, de défi réflexif.

Réfléchir sur la transformation sociale par l'innovation sociale signifie réfléchir sur comment des expérimentations qui ont lieu dans la société civile, dans les organisations, situées des fois à la marge, aboutissent à la transformation de la société et peuvent finir par changer le monde. C'est une réflexion au sujet du rôle des citoyens et des organisations qui travaillent pour le bien-être des collectivités en expérimentant des solutions à des problèmes non résolus par le cadre institutionnel existant, dès fois même provoqués par le cadre institutionnel existant. Est-ce qu'ils se limitent à apporter un soulagement ponctuel aux problèmes vécus par les collectivités où s'inscrivent-ils dans un processus plus vaste, plus global qui, avec des allers et retours, des moments d'accélération et de ralentissement, transforment la société. C'est donc un objectif ambitieux.

Quelques mots au sujet de notre centre. Le CRISES est un centre multi institutionnel financé par le Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC). Il est constitué par 10 universités situées au Québec, d'où proviennent 47 chercheurs membres réguliers. De plus, une trentaine de membres associés élargissent ce réseau universitaire en incluant même des universités d'autres provinces canadiennes. Le CRISES est aussi un centre interdisciplinaire. Ses membres proviennent d'une quinzaine de disciplines. Ce qui les rallie c'est la recherche sur les innovations sociales en tant que vecteurs de la transformation sociale, mais aussi en tant que réponses aux

transformations sociales. Le lien innovation-transformation n'est donc pas univoque.

Les racines du CRISES remontent aux années 1980 alors que la crise de la régulation fordiste, la crise de la société industrielle, entraînait une remise en question des acquis sociaux inscrits dans l'État providence, provoquant ainsi la fermeture d'entreprises, la perte d'emplois et la dévitalisation de territoires urbains et ruraux. Mais cette crise a provoqué aussi des réponses dans la société civile, soit dans les entreprises, les syndicats les organisations communautaires et les communautés locales. Des réponses qui, au Québec, étaient portées par des mouvements sociaux qui ont été des expérimentations orientées au départ vers la défense des acquis, mais qui rapidement sont passées à un mode offensif, en expérimentant des nouvelles formules comme le développement économique communautaire, les fonds des travailleurs, l'économie sociale, le partenariat, etc.

C'est alors que deux chercheurs, Benoît Lévesque et Paul Bélanger, ont eu l'intuition de poser la question suivante : et si au travers de la crise du fordisme se mettaient en place les jalons d'une nouvelle forme de régulation sociale? C'est cette interrogation qui explique l'appel à l'approche de l'innovation et donc à Schumpeter qui avait dit que les crises sont des tempêtes de destruction créatrices. Ainsi, les chercheurs, avec les acteurs qui participaient à ces expérimentations, ont amorcé un vaste programme orienté vers l'analyse de ce qui se détruit, mais aussi de ce que se construit par les mouvements sociaux donnant ainsi lieu à des formes émergentes et alternatives de régulation. C'est pour ça aussi que le laboratoire de notre centre a été le Québec et le modèle québécois.

Aujourd'hui, nous traversons une autre crise. Au départ financière, cette crise est une crise de société aux conséquences aussi importantes si non plus importantes que celle des années 1980. Crise financière, crise de confiance dans les institutions, désaffection politique, croissance des inégalités, perte de sens, etc. Cependant, cette crise donne à voir des aspirations nouvelles et est marquée par la reconstruction, autant que la crise antérieure, ce qui nous situe encore dans une dynamique d'innovation et de transformation. Ainsi, les destructions en cours génèrent la réinvention sociale à travers des actions collectives qui cherchent à redéfinir la société sur des bases plus éthiques, équitables, solidaires, communautaires, écologiques et citoyennes.

Il s'agit ainsi pour nous, en tant que chercheurs en sciences sociales, d'être attentifs à ce qui émerge et de rendre compte non seulement des ruptures, mais également des nouvelles avenues et des alternatives. Notre vision de l'innovation sociale s'inscrit dans cette perspective. Elle vise à appréhender la reconstruction sociale à l'œuvre, tout comme elle rend compte de l'effet de la transformation sociale sur l'émergence d'expériences socialement innovantes. La recherche sur les innovations sociales, par sa méthodologie, sa posture épistémologique et sa démarche transdisciplinaire, produit des savoirs mobilisables pour l'action, tout en mettant à l'épreuve des faits les présomptions positives que les auteurs et acteurs peuvent avoir à leur égard.

L'innovation sociale repose avant tout sur un processus collectif d'apprentissage. Elle apparaît ainsi comme un ingrédient obligé d'une stratégie de développement alternatif porteur de nouvelles valeurs. La référence constante à l'innovation sociale que nous observons actuellement témoigne qu'elle n'est pas simplement le reflet d'une mode, mais qu'elle est bel et bien une caractéristique marquante d'un nouveau modèle. Cependant, ce n'est pas la simple multiplication des innovations sociales qui peut être génératrice d'un nouveau modèle de développement, c'est leur ancrage au sein d'une nouvelle façon de voir et de résoudre les problèmes. Les innovations sociales qui nous intéressent incarnent le *paradigme émergent* en donnant à voir des expérimentations réussies qui témoignent des nouvelles représentations de la société. Ceci révèle toute l'importance de leur étude. Nous constatons cependant que certaines innovations sont plus pérennes. Nous constatons aussi que leur effet peut varier selon les configurations institutionnelles spécifiques, aux périodes, aux secteurs et aux territoires.

L'objectif de notre Centre a été celui de produire des connaissances appropriées pour la compréhension de ce processus d'innovation et de transformation, mais, aussi, utiles pour notre inscription dans ce processus. Pour cela, nous avons adopté une posture épistémologique différente de la plupart des centres de recherche. Sans oublier les formes traditionnelles de recherche, nous avons aussi mis l'accent sur la recherche partenariale (ou collaborative), avec les acteurs.

Ceci répond à un malaise souligné par plusieurs auteurs. Lors d'une conférence tenue au département de géographie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) en mai 2013, Erik Swyngedouw nous a montré comment, avec toutes les techniques et les méthodes dont disposent les

spécialistes des sciences sociales, ils ont été incapables d'élaborer un discours connecté avec les grands mouvements sociaux des dernières années. Boaventura de Sousa Santos, dans son article *Épistémologies du Sud* (*Études rurales*, nim. 187, 2011; pp : 21-50), nous montre comment toute la tradition de recherche critique en Amérique latine ne permet pas de comprendre l'option pour le « bien vivre » (*el buen vivir*) favorisée dans certains pays latino-américains, laquelle mobilise et rend légitime l'action de nouveaux acteurs, tels les mouvements indigènes (ou les premières nations), qui, après tout, élaborent une vision qui protège le patrimoine de tous.

Ceci dénote un grand fossé entre la théorie et la pratique. C'est pour cela que nous prônons la fusion des savoirs, les savoirs académiques et les savoirs expérientiels. C'est pour cela que nous mettons en place des outils qui permettront de mieux analyser et comprendre la réalité et de mieux contribuer à l'action. Ces outils faciliteront la co-construction de la connaissance en vue de légitimer aussi bien la recherche sur l'innovation sociale, que l'innovation sociale elle-même.

Nous implantons une base de données relationnelle sur les cas d'innovations sociales tels que nous les avons étudiés au CRISES depuis les années 1980. Nous mettons aussi en place un dispositif que nous appelons « incubateur d'innovation sociale » en englobant des expériences d'actions innovantes telles celles de Parole d'excuEs, des Corporations de développement économique communautaire et du Village de Saint-Camille. Nous participons activement avec nos partenaires, tels le Chantier de l'économie sociale, le Service aux collectivités de l'UQAM et l'institut Karl Polanyi à l'Organisme de liaison et de transfert nommé Territoires innovants en économie sociale et solidaire. Et nous faisons partie du Regroupement québécois de l'innovation sociale (RQIS). Tous ces partenaires seront présents lors de ce colloque.

Je ne peux pas terminer sans remercier les organisations qui ont rendu possible la tenue de ce colloque : le Fonds de recherche du Québec, le Conseil des recherches en sciences humaines du Canada et diverses organisations, dont la Fondation Chagnon, l'Université du Québec, l'Université du Québec à Montréal (le Vice-rectorat à la recherche, la faculté des sciences humaines, les départements de sociologie et de géographie) la Ville de Montréal, l'Agence universitaire de la francophonie, le Fondation, le Fonds de solidarité, la CSN, la FTQ, le Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociales.

Je dois aussi remercier et souligner le rôle de Léa Champagne et Matthieu Roi, qui se chargent de voir à la logistique et qui appuyés par plusieurs bénévoles essayeront de répondre à tous vos besoins. Je dois souligner aussi le rôle de Christine Champagne qui a assuré au départ un rôle important dans l'organisation du colloque.

Je terminerai en disant que nous avons un défi. Je me souviens d'une séance de travail dans le cadre des travaux du groupe Social Polis coordonné par Frank Moulaert, groupe qui a donné lieu à cet excellent ouvrage qu'est le *Handbook on social innovation* (E. Elgar, 2013). Lors de cette séance, qui se tenait à Vienne, on débâtait au sujet du travail avec les acteurs, au sujet du transfert de connaissances. Nous avions invité Alfredo Rodriguez, un militant chilien directeur de la Corporation SUR, un OBNL de Santiago qui s'est battu contre la dictature et que depuis plus de 20 ans se bat pour la démocratie. On lui a demandé de nous dire de quoi ont besoin les acteurs sur le terrain. On pensait qu'il allait nous parler d'outils, d'expertises, de formation. Il nous a parlé de tout ça, mais il a terminé en disant ceci : « vous savez, au delà de tout ça, ce dont on a le plus besoin c'est d'« une puissante théorie » ». Une théorie qui aide à voir comment ce qui est fait au quotidien a un sens, comment toutes ces innovations et expérimentations s'inscrivent dans un processus, et comment ce processus peut transformer le monde pour ne pas que l'alternative demeure une alternative. C'est à mettre ensemble les jalons de cette théorie que nous vous invitons lors de ce colloque.

Bon colloque!